

Tout 26 juin 1907

839



Chère marquise,

Vous désirez que je vous expose
franchement mon état d'âme. Je le fais
de grand cœur, surtout dans les circonstances
critiques que nous traversons. Car je sens
que je ne pourrais le refuser à votre amitié,
non plus qu'à celle de M. de Meillon et aux
préoccupations patriotiques de mon pays.

Ma santé est redevenue ce qu'elle ét-
ait avant le mariage de mon deux-
ième et demi de grossesse du con-
sult. Et ce n'est pas d'elle que j'en ai
m'inquiéter pour les projets d'avenir
ou les résolutions d'aujourd'hui, mais
je vis depuis la mort de mon jeune
fils dans une sorte de torpeur morale,
qui me rend indifférent aux soucis de
la vie publique. Bien, vicieusement tra-
ité, je flotte dans le regret d'une si plus po-
ssible, ayant perdu le fil conducteur de mes
pensées et cherchant vainement à guaire
raccourcir dans le désastre d'un cœur qui
a conscience de supporter une série d'infir-
mités incurables. Une colère courante
contre la mort a conduit au sacrifice des
trois fils que j'ai perdus au début des con-
ditions les plus robustes. Si je n'avais
la ressource de me réconforter, quand ce sen-
timent m'entraîne, dans l'atmosphère de
doux affectation qui m'enveloppe, je m'en-
fermerais volontiers dans un souvenir

288
de goût des hommes et des choses.
Ah! chère maigre, vous n'avez pas à
craindre que l'autrice qui que ce soit
à me mêler avec d'autres amabilités
qui se déroulent dans les un liens, scellées
taies. On m'a écrit de de vers côté, on
m'a sollicité à maintes reprises, pour
m'arracher un mot de consentement
ou me déterminer à prouver quelque
quelques paroles qui retentissent
comme un cri de ralliement. Je
m'y suis opiniâtrément refusé, en hon-
nête tout à fait de dire de l'œuvre dans
la retraite une carrière de paix trop longue.

Je me tiens, si je ne respire point
comme détaché de mes souvenirs qu'on
vernementaux. Je les cultive, au contraire
te, avec amour, parce que je n'y retiens
que des mobiles honorables et, si j'ai fait
tant pour dire, j'ai consacré la fin de
dernier mois et le mois courant à ses
causées dans des mémoires qui ne ven-
raient le jour qu'après ma mort. Je prévi-
rais de raconter la famille intermédiaire
de Mitterand, en pleine discussion de la
lui supprimant l'enseignement de quel-
qu'un, quand cet homme, si capable de
m'inspirer de sens moral, comme son
ami Doumer, a été malheureux de me et
s'est tenu contre l'éternité de son

reciues arguments si truyés, dont
il avait causé sa défection hautement
envers moi, vous jugez de la nature de ces
émotions à la lecture de l'officier. Je buvais
du lait par les piés d'ours, en attendant
à sa déconfiture. Le témoignage de l'oppor-
tunité qui m'a été donné dans la circonstance
m'a été concilié au lieu avec la chambre,
dont la conduite et l'allure, en matière de
politique religieuse, avait déconcerté toutes
mes prévisions. Combien magnan de car-
actère plus persuasif et plus piquant,
s'il avait agité à son observation et
tant d'idées des faits des employés, tant
de nuances et tant de moi cette cour de
si si essentielle et si publique et justifi-
que l'histoire et la science de la guerre,
sans relation avec le centre et la base,
comme l'autorité surabondamment
le scrutin et la levée des camps de ces
deux groupes, était calculée pour sauver
l'acte, même au congrès, qui était
alors en discussion.

Je n'oserais pas affirmer que ma satis-
faction de l'échec de Mitterand n'ait
pas sa source principale dans son
abominable campagne pour l'hy-
pothèque contre mon malheureux
fils. Mais, même à défaut de ce motif
personnel, je le méprisais encore com-
me un ambitieux sans conscience. Je
sais que Halliwell se déshonorerait,
même si la chambre faisait l'ouvrage
sur la situation de Mitterand et de

Donner, en appelant l'un ou l'autre
à la tête du gouvernement. Mieux vaut
indisposer le ministère en obéissant de
clémence au que le ministère, de la
d'avance à la réaction, de m'illustrer et
de donner.

Vous m'annoncez, chère Marguerite,
qu'après M. de la Roche, que nous nous re-
viend sur les bords de certains dé-
putés, comme un remède à de nos
certaines heures d'ennui et de tristesse.
Je sais que je garde encore un peu
de ma popularité d'autrefois. Il faut
un jour ou l'autre, reconnaître et
me dérouter. Encore est-il indésirable
que le besoin d'un nouveau chapitre de
la république se fasse sentir à toute
la gauche. Je n'entends pas gouverner
contre une fraction quelconque des
groupes qui n'ont pu déterminer tout cela.
En ce moment, il me me semble plus
que les préoccupations de ces groupes et
se dessinent dans ce sens. Les hommes
du midi absorbent leurs esprits, et
c'est justice. Il est naturel que celui
qui a créé cette situation la li qui de.
Il n'est pas sorti publiquement de nos
bords jusqu'à ces derniers temps un seul
mot, d'aut les amis de Clémence au par-
tir de leur victoire contre moi. Je cauterai
de même maintenant jusqu'à la fin
de son pouvoir.

Adieu, chère Marguerite, avec les
meilleurs souvenirs de votre amie, M. de la Roche.

L'attachement de ma sœur et de mes amis affectueux. Je vous envoie avec les plus
chers.

M. de la Roche